

Pour Darwin

Patrick Tort

Avoir aujourd'hui à prendre une nouvelle fois la parole sur ce qui *n'est plus* une question – le sens véritable de l'*anthropologie darwinienne* – signale que les démonstrations les plus achevées dans le domaine de la lecture des grands textes scientifiques ne sont pas plus protégées par l'évidence de leur logique que ne le sont par leurs effets de brouillage les affirmations idéologiques les plus triviales et les plus clairement réfutées.

Le retour (dans le champ d'une science-spectacle qui, à défaut de compétence, étale ses faux débats dans les espaces qui devraient être consacrés au partage des connaissances positives et à l'évaluation des hypothèses) d'un « anti-darwinisme » qui n'est, à l'insu de ses tenants, que la répétition d'objections déjà énoncées – et surmontées – dès la seconde moitié du XIXe siècle (par exemple Denton répétant la classique objection de Saint-George Mivart) signe au niveau symptomal la puissance permanente des enjeux du darwinisme : comme un autre grand penseur (Marx) que certains cependant ont trouvé élégant de réhabiliter après avoir pris soin d'attendre que la conviction se fût installée de sa « mort » ou de son « dépassement », Darwin, quoique plein d'actualité dans l'univers de ceux qui réfléchissent convenablement leur pratique naturaliste ou biologique en termes d'inspiration théorique globale, devrait, selon une opinion cultivée et vulgarisée comme une mode à laquelle nul ne saurait entièrement se soustraire, être « périmé » ou « dépassé ». L'intéressant paradoxe – mais en est-ce vraiment un ? – est ici que l'idée vulgaire d'un *âge de péremption* des pensées fondatrices en matière de science est l'un des topiques les plus constamment réitérés par l'*idéologie*, qui ne fait pour sa part qu'aménager sa propre répétition, et de ce fait, n'entretenant aucun rapport autre qu'opportuniste à la positivité innovante des grandes théories scientifiques, n'est en elle-même, malheureusement, jamais véritablement passible d'une péremption définitive.

Je n'interviendrai pas ici pour réfuter la thèse indéfiniment résurgente (en raison même de son inconsistance scientifique) de l'incapacité prétendue de la théorie darwinienne à rendre compte des mécanismes complexes de l'évolution des organismes. D'autres l'ont fait et auront, hélas, à le refaire à chaque réapparition de cette sophistique (souvent mathématicienne) à horizon créationniste, qui n'argumente qu'à partir de l'ignorance, réelle ou tactique, des lois génétiques de la détermination des caractères. Je ne m'énoncerai ici que sur le plan de la connaissance restituée du *texte* et de la *logique* de Darwin, telle qu'elle ressort de quinze années d'un travail qui m'a conduit de *La Pensée hiérarchique et l'évolution* (Aubier, 1983) au *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution* (PUF, 1996) en passant notamment par *Misère de la sociobiologie* (PUF, 1985) et *Darwinisme et société* (PUF, 1992), et qui a vu le ralliement à ses conclusions d'un nombre considérable de savants, de théoriciens et d'historiens des sciences auxquels mon effort présent d'*explication* élargie des évidences qu'ils ont aujourd'hui reconnues voudrait être un hommage.

Origine des erreurs et sélection textuelle

Pendant plus d'un siècle – la chose remonte, pour la France, à la traduction problématique et fâcheusement préfacée de *L'Origine des espèces* par Clémence Royer (1862) –, on a voulu voir en Darwin l'inspirateur des théories inégalitaires modernes, le grand prescripteur de l'eugénisme dans ses versions les plus dures, le théoricien de l'élimination des faibles, le légitimateur naturaliste de l'expansionnisme occidental et, spécialement, de l'impérialisme victorien, l'idéologue fondateur du « racisme scientifique », le père effectif du « darwinisme social » et de la quasi-totalité des sociologies biologiques évolutionnistes, et le justificateur attitré de l'égoïsme triomphaliste des possédants. On a vu en lui tout ensemble, et sans souci des incompatibilités ni des contradictions, Herbert Spencer, Francis Galton, Cecil Rhodes, Arthur de Gobineau et Thomas Robert Malthus. Or toutes ces allégations sont non seulement erronées, mais se situent très précisément à l'*opposé* de la vérité historiographique la plus attestée, aussi bien que de la *logique* de la théorie de la descendance telle qu'elle a été appliquée par Darwin lui-même au champ de l'anthropologie.

De cette extraordinaire confusion qui a voilé l'interprétation exacte de Darwin pendant si longtemps, et dont témoignent tant de commentaires de seconde main et tant de préfaces absurdes à une oeuvre non lue, la responsabilité incombe en premier lieu à l'écran tissé devant le darwinisme par l'*évolutionnisme philosophique* de Spencer, système de pensée servant de cadre intellectuel au projet intégrateur de l'ultra-libéralisme victorien, et déjà installé quant à ses pôles essentiels lorsque la théorie darwinienne émerge dans le contexte saturé de luttes idéologiques qui est celui de l'Angleterre des années 1860.

Qui est Spencer ? Un ingénieur anglais qui a partagé sa vie entre des inventions techniques déjà réalisées, le journalisme, les Chemins de fer et, à partir des années 1840, la constitution de la philosophie et de la sociologie politique requises par la représentation ultra-libérale du *progrès*. Passionné de grandes vues synthétiques soucieuses de ramener à un principe d'intelligibilité unique l'ensemble des données phénoménales accessibles à la connaissance, influencé initialement par la loi du développement différenciateur énoncée par von Baer dans le

champ de l'embryologie, puis préoccupé de trouver à cette « loi » une formulation atteignant un plus haut degré de généralité, il expose sa propre « loi d'évolution » dans le « Plan général de la philosophie synthétique » du 6 janvier 1858, publié sous forme de « Programme » en 1860, deux ans avant les *Premiers principes*, qui paraissent en 1862. La « loi d'évolution » définit le passage des agrégats, par un processus d'*intégration* et de *différenciation*, d'un état indéfini, incohérent et homogène vers un état défini, cohérent et hétérogène (processus correspondant à un accroissement de complexité conduisant jusqu'aux extrêmes raffinements organisationnels des corps vivants, de l'individualité humaine et des sociétés). La « loi » ainsi énoncée sera appliquée à toutes les catégories de phénomènes et à tous les domaines du savoir, ainsi qu'à la théorie de la connaissance elle-même. Le versant *sociologique* de la pensée spencérienne est particulièrement représentatif des aspirations de la bourgeoisie industrielle anglaise : *la société est un organisme et évolue comme un organisme*. L'adaptation (pensée par Spencer en des termes fondamentalement lamarckiens qui n'intégreront le darwinisme que pour le trahir) est la règle de survie au sein d'une concurrence interindividuelle généralisée : les moins adaptés doivent être éliminés sans recours et sans égards. Spencer s'opposera ainsi à toute mesure visant à venir en aide aux défavorisés, et à toute forme de loi d'assistance. Ce qu'il emprunte à Darwin (mais à ce niveau, ce pourrait être aussi bien à Malthus) est donc le « noyau dur » de la théorie sélective telle qu'il le découvre au mois d'octobre 1858 lorsqu'il prend connaissance de l'intervention commune de Darwin et Wallace devant la *Linnean Society* de Londres. Dès lors, son souci sera de l'appliquer non pas tant au domaine où son usage serait légitime (l'évolution des organismes), qu'à un univers au sein duquel Darwin en *refuse* précisément l'application : la marche des sociétés humaines.

Pour des raisons d'un autre ordre, tenant à la lutte commune contre l'*establishment* scientifique anglais conservateur et anti-transformiste, Darwin accepta une connivence lointaine avec Spencer, qu'il n'aimait pas (son *Autobiographie* de 1876 est là-dessus sans équivoque), et une importation terminologique (« survie des plus aptes ») qui auront peut-être plus d'effets négatifs à long terme que d'avantages momentanés. La confusion entre Darwin et Spencer, entre la théorie de la descendance modifiée par le moyen de la sélection naturelle et l'évolutionnisme philosophico-sociologique, aura en effet les pires conséquences conceptuelles, théoriques et politiques en Europe et dans le monde, jusqu'à ce que la distinction et l'opposition réelles entre les deux théories parvienne à être réellement reconnue (voir Tort, 1983).

Dans le milieu politico-culturel de la classe intellectuelle victorienne, c'est évidemment la confusion qui a été sélectionnée au détriment de la distinction, à travers l'usage relativement indifférencié de termes aux relations troubles pour le public, mais aux charges sémantique et connotative profondément différentes. Le glissement qui s'opère alors atteste la puissance de contamination de l'idéologie spencérienne à travers le choix, qui deviendra progressivement dominant chez les biologistes eux-mêmes, d'un vocabulaire d'extraction « philosophique » : l'*évolution* spencérienne (notion philosophique) contre la *descendance* darwinienne (concept naturaliste), le triomphe ou la *survie des plus aptes* – qui deviendront très vite les plus « méritants » ou les plus « forts » – (notion à usage essentiellement sociologique chez Spencer) contre la *sélection des variations organiques et instinctuelles* avantageuses, concept qui, quant à l'*instinctuel*, débouchera en 1871 chez Darwin sur des positions anthropologiques (éthiques, sociologiques et politiques) diamétralement opposées à celles du porte-parole de l'intégrisme libéral.

Le premier acte de cette histoire est assez clair : dans le texte darwinien, Spencer, qui a déjà opéré (*Principes de biologie*, 1864-1867) sa réduction de Darwin à Malthus, s'arrête sur l'expression « sélection naturelle », en fait une critique déjà classique et largement acceptée par Darwin (celle de l'excès de « personnalisation » anthropomorphique d'une expression à relents volontaristes, voire finalistes), la remplace par « survie des plus aptes », *ne l'applique quasiment pas* dans son domaine de légitimité (la sphère du vivant, où il reste étroitement partisan de l'« action directe » et des « facteurs primaires » lamarckiens), mais s'en sert comme de la clé d'une anthropologie sociale évolutionniste et d'une *sociologie* où son usage contredit celui, finement dialectique, qui en sera fait par Darwin.

Il importe donc d'identifier, dans la logique de l'anthropologie de Darwin telle qu'elle s'expose superbement au sein de *La Descendance de l'Homme et la sélection sexuelle* (1871), ce qui l'*oppose* à l'hypersélectionnisme biológico-social de Spencer, véritable inventeur de l'improprement nommé « darwinisme social », et créateur de tous les paradigmes communs aux « sociobiologies » ultérieures de l'histoire.

L'effet réversif de l'évolution (ou que Darwin n'était pas « darwiniste social »)

Une fois de plus, j'aurai recours ici, pour éviter d'artificielles paraphrases, au développement que le *Dictionnaire du darwinisme* consacre au concept d'effet réversif de l'évolution.

Concept-clé de l'anthropologie darwinienne (à distinguer de l'anthropologie *évolutionniste*), l'*effet réversif de l'évolution* (ainsi désigné par nous en 1983) est ce qui permet de penser chez Darwin le passage entre ce que l'on nommera par commodité et approximation la sphère de la *nature*, régie par la stricte loi de la *sélection*, et

l'état d'une *société civilisée*, à l'intérieur de laquelle se généralisent et s'institutionnalisent des conduites qui s'opposent au libre jeu de cette loi. Si ce concept n'est nulle part nommé dans l'oeuvre de Darwin, il y est cependant décrit et opère dans certains développements importants (notamment les chapitres IV, V et XXI) de *La Descendance de l'Homme* de 1871, qu'il faut considérer comme son troisième grand ouvrage de synthèse, et comme la poursuite cohérente, dans le champ de l'histoire évolutive de l'Homme naturel et social, de la théorie sélective développée dans *L'Origine des espèces* de 1859. Il résulte d'un paradoxe identifié par Darwin au cours de son essai d'extension à l'Homme de la théorie de la descendance, et de son effort pour penser le devenir social et moral de l'humanité comme une conséquence et un développement particulier de l'application antérieure et universelle de la loi sélective à la sphère du vivant.

Ce paradoxe peut se formuler ainsi : la *sélection naturelle, principe directeur de l'évolution impliquant l'élimination des moins aptes dans la lutte pour la vie, sélectionne dans l'humanité une forme de vie sociale dont la marche vers la civilisation tend à exclure de plus en plus, à travers le jeu lié de l'éthique et des institutions, les comportements éliminatoires*. En termes simplifiés, la *sélection naturelle sélectionne la civilisation, qui s'oppose à la sélection naturelle*. Comment résoudre cet apparent paradoxe ?

Nous le résoudrons en développant simplement la logique même de la théorie sélective. La sélection naturelle – il s'agit chez Darwin d'un point fondamental – sélectionne non seulement des variations organiques présentant un avantage adaptatif, mais aussi des *instincts*. Parmi ces instincts avantageux, ceux que Darwin nomme les *instincts sociaux* ont été tout particulièrement retenus et développés, ainsi que le prouvent le triomphe universel du mode de vie *social* au sein de l'humanité, et la tendancielle hégémonie des peuples « civilisés ». Or dans l'état de « civilisation », résultat complexe d'un accroissement de la rationalité, de l'emprise grandissante du sentiment de « sympathie » et des différentes formes morales et institutionnelles de l'altruisme, on assiste à un *renversement* de plus en plus accentué des conduites individuelles et sociales par rapport à ce que serait la poursuite pure et simple du fonctionnement sélectif antérieur : au lieu de l'élimination des moins aptes apparaît, avec la civilisation, le devoir d'assistance qui met en oeuvre à leur endroit de multiples démarches de secours et de réhabilitation ; au lieu de l'extinction naturelle des malades et des infirmes, leur sauvegarde par la mobilisation de technologies et de savoirs (hygiène, médecine, sport) visant à la réduction et à la compensation des déficits organiques ; au lieu de l'acceptation des conséquences destructrices des hiérarchies naturelles de la force, du nombre et de l'aptitude vitale, un interventionnisme rééquilibrateur qui s'oppose à la disqualification sociale. Par le biais des *instincts sociaux*, la sélection naturelle, sans « saut » ni rupture, a ainsi sélectionné *son contraire*, soit : un ensemble normé, et en extension, de comportements sociaux *anti-éliminatoires* – donc *anti-sélectifs* au sens que revêt le terme de *sélection* dans la théorie développée par *L'Origine des espèces* –, ainsi, corrélativement, qu'une *éthique anti-sélectionniste* (= anti-éliminatoire) traduite en principes, en règles de conduite et en lois. L'émergence progressive de la morale apparaît donc comme un phénomène indissociable de l'évolution, et c'est là une suite normale du matérialisme de Darwin, et de l'inévitable extension de la théorie de la sélection naturelle à l'explication du devenir des sociétés humaines. Mais cette extension, que trop de théoriciens, abusés par l'écran tissé autour de Darwin par la philosophie évolutionniste de Spencer, ont interprétée hâtivement sur le modèle simpliste et faux du « darwinisme social » libéral (application aux sociétés humaines du principe de l'élimination des moins aptes au sein d'une concurrence vitale généralisée), ne peut en toute rigueur s'effectuer que sous la modalité de l'*effet réversif*, qui oblige à concevoir le *renversement* même de l'opération sélective comme base et condition de l'accession à la « civilisation ». C'est ce qui interdit définitivement que la *sociobiologie*, qui défend au contraire, à l'opposé de toute la logique anthropologique de Darwin, l'idée d'une continuité *simple* (sans renversement) entre nature et société, puisse à bon droit se réclamer du darwinisme. L'opération réversible est ce qui fonde la justesse finale de l'opposition nature / culture, en évitant le piège d'une « rupture » magiquement installée entre ses deux termes : la continuité évolutive, à travers cette opération de renversement progressif liée au développement (lui-même *sélectionné*) des *instincts sociaux*, produit de cette manière non pas une rupture effective, mais un *effet de rupture* qui provient de ce que la sélection naturelle s'est trouvée, dans le cours de sa propre évolution, *soumise elle-même à sa propre loi* – sa forme nouvellement sélectionnée, qui favorise la protection des « faibles », l'emportant, *parce qu'avantageuse*, sur sa forme ancienne, qui privilégiait leur élimination. L'*avantage* nouveau n'est plus alors d'ordre biologique : il est devenu *social*.

J'ai symbolisé ce renversement progressif par l'image topologique de la torsion de l'anneau de Möbius (Tort, 1992), tout en signalant que le véritable modèle darwinien du phénomène était celui de la *divergence évolutive sélectionnée à l'intérieur même du devenir du principe sélectif*.

Darwin permet ainsi, comme je l'ai souvent expliqué, de penser le rapport nature / civilisation en échappant au double dogmatisme de la continuité (discours de type « sociobiologique ») et de la rupture (discours de type lévi-straussien), évitant aussi bien la réciproque extériorité du biologique et du social (un sociologisme qui exclurait méthodologiquement la prise en compte de tout facteur naturaliste) que le réductionnisme ordinaire, pour lequel tout le social n'est que la traduction d'impulsions issues d'un niveau quelconque (variable suivant l'état historique des investigations sur le vivant) de la biologie. En bref, Darwin rend possible, dans la pensée de ce rapport complexe, un *continuisme matérialiste* imposant la représentation d'un *renversement progressif*

(pensable en termes de divergence sélectionnée à l'intérieur de la sélection naturelle, elle-même en évolution et se soumettant de ce fait à sa propre loi avant d'entrer en régression) qui s'écarte des artefacts théoriques tels que le « bond qualitatif » tout en sauvant évolutivement l'indépendance finale des sciences de l'Homme et de la société. Corrélativement, Darwin produit, à travers le motif dialectique de la sélection des conduites anti-sélectives et du sentiment de *sympathie*, couplé avec celui de l'accroissement de la *rationalité* et de l'importance grandissante accordée par chaque sujet à l'« opinion publique », une *théorie matérialiste des fondements de la morale* qui préserve de même l'indépendance conquise par les décisions et la réflexion éthiques (grâce à *l'effet de rupture* produit par le renversement), tout en permettant de soustraire celles-ci à l'emprise dogmatique des morales de l'obligation transcendante (voir Tort, 1995).

Les raisons d'une longue méprise

Ce qui précède immédiatement met en place le schéma dialectique du « passage » (pour suivre des oppositions consacrées qui acquièrent ici un sens authentiquement évolutif) entre le *biologique* et le *culturel* chez Darwin. Le fait est qu'avec Darwin, compte tenu de la formidable conversion de l'univers mental qu'implique, une fois compris, son continuisme évolutif, la distinction théorisable entre les deux types de réalités (biologiques et culturelles) s'évanouit en tant qu'essentialiste pour se reformuler comme dialectique : il y a là l'effet d'une théorie matérialiste conséquente, et il n'y a pas lieu d'en être surpris. Mais le vocabulaire et les schémas didactiques et idéologiques ne se plient pas aisément à la dialectique et préfèrent les oppositions tranchées, soit parce qu'elles sont plus faciles, soit parce qu'elles sont opérationnelles eu égard à des enjeux face auxquels l'exactitude paraît moins importante que la clarté. C'est très exactement ce qui s'est passé pour l'interprétation de l'anthropologie de Darwin. On l'a rangée sans la connaître, au nom de l'information que l'on croyait avoir sur le « noyau » de la théorie (continuisme bio-sélectif simple et homogène) dans la catégorie des sociologies biologiques, c'est-à-dire, encore, du côté de Spencer (mais aussi d'Espinas, voire de Vacher de Lapouge, etc.). Là s'ébauche la réponse à la question que posent encore, très naïvement, ceux qui éprouvent une dernière résistance à admettre l'opération chez Darwin de ce que nous venons de décrire sous le concept d'*effet réversif de l'évolution* : pourquoi, s'il existe bien dans *La Descendance de l'Homme*, l'effet réversif n'a-t-il pas été vu ?

La réponse s'énoncera en trois points.

Le premier, on l'a dit, tient à l'histoire du recouvrement initial de la logique darwinienne par une « épistémologie » dominante qui s'incarne dans le système spencérien. Le spencérisme fait écran. Il impose la mise en forme philosophique de la nouvelle organisation économique et sociale sous le motif affiché d'une loi d'*évolution* qui n'est rien d'autre qu'une sophistication à renforts scientifiques de la théorie du *progrès* développée au siècle précédent par les premiers théoriciens du libéralisme. (Sur les rapports complexes entre Spencer, le positivisme comtien et les premiers penseurs libéraux du « progrès », voir Tort, 1983; Spencer, 1987; et Tort, 1989).

Le second tient au compromis darwino-spencérien évoqué plus haut.

Le troisième enfin tient à l'historiographie circum-darwinienne. Avec une insistance et un pouvoir de conviction proportionnés à leur engagement à ses côtés, lui-même conditionné par une convergence d'intérêts parfois assez divers, les partisans de Darwin, forts du succès réel, mais encore peu affermi de *L'Origine des espèces*, incitèrent son auteur à sortir de sa réserve quant à l'Homme et à inclure ce dernier dans le cadre de la théorie de la descendance. Soit : à étendre à l'Homme vivant en société et à toute forme de civilisation la théorie de la descendance modifiée par le moyen de la sélection naturelle. On attendait donc, tout simplement, que Darwin, renversant l'ultime tabou, franchît la frontière métaphysique qui séparait encore l'Homme du reste de l'univers vivant, en le désignant expressément comme un membre évolué du Règne animal partageant avec l'ensemble de ce dernier, et spécialement avec ses représentants évolutivement les plus proches, une somme importante de caractéristiques communes, organiques et, éventuellement, psychiques et comportementales. Les amis de Darwin attendaient ainsi, et avec eux tout le public auprès duquel avait été creusée cette attente, la *suite* de *L'Origine des espèces*. Ainsi, dès sa parution, *La Descendance de l'Homme* est saluée comme cette suite homogène, et comme le complément attendu pour la constitution d'une doctrine naturaliste globale et cohérente reposant sur l'application de la théorie sélective à l'ensemble des créatures, une fois accomplie la nécessaire transgression des obstacles théologiques. Cela explique suffisamment que personne ne l'ait lue, chacun pensant savoir ce qui s'y trouvait inscrit, ou que, la lisant, chaque commentateur n'y ait été attentif qu'aux motifs explicitant les liens à l'animalité, sans apercevoir le sort particulier – la *régression* – qu'y subissait celui de la sélection naturelle dans sa version strictement biologique. « La sélection naturelle », écrit Darwin, « semble n'exercer qu'une influence bien secondaire sur les nations civilisées, en tant qu'il ne s'agit que de la production d'un niveau de moralité plus élevé et d'un nombre plus considérable d'hommes bien doués; nous lui devons, toutefois, l'acquisition originelle des instincts sociaux » (*La Descendance de l'Homme*, trad. Barbier, ch. V, p. 149-150). Et encore : « Si importante que la lutte pour l'existence ait été et soit encore, d'autres influences plus importantes sont intervenues en ce qui concerne la partie la plus élevée de la nature humaine. Les qualités morales progressent en effet directement ou indirectement, bien plus par les effets de l'habitude, par le

raisonnement, par l'instruction, par la religion, etc., que par l'action de la sélection naturelle, bien qu'on puisse avec certitude attribuer à l'action de cette dernière les instincts sociaux, qui sont la base du développement du sens moral. » (*Ibid.*, ch. XXI, p. 677).

L'anthropologie darwinienne était donc interprétée avant d'être connue. Le « progressisme » naturaliste – dont l'intérêt majeur était de porter un dernier coup au dogme créationniste en établissant une théorie de la descendance unitaire et complète – ne pouvait deviner qu'en l'emportant sur ce terrain, il allait s'engager sur la voie d'une dérive bio-sociologique où le darwinisme réel allait se perdre. Et il est rigoureusement vrai que l'effet principal de la bataille en faveur des idées de Darwin jusqu'au seuil du XXe siècle n'a eu pour effet principal que d'imposer tendanciellement le *transformisme*, sans pour autant faire droit à l'originalité des idées ni de la méthode darwiniennes. Les « darwinistes sociaux » spencériens ou haeckéliens l'emportaient sur un terrain – l'Homme – où Darwin hésitait encore, en dépit de son magnifique ouvrage de 1871, à prétendre à une véritable expertise, tandis que Spencer préparait son énorme *Sociologie descriptive* (1873) et que Haeckel méditait son *Anthropogénie* (1874). Marx lui-même, pressé de conclure sur sa lecture de *L'Origine*, et passé le moment de son premier enthousiasme matérialiste de 1860, répondra plus aux « darwinistes » qu'à Darwin lorsqu'il incriminera chez ce dernier la projection sur la nature des schémas fonctionnels et dynamiques de la société concurrentialiste libérale (Lettre à Engels de 1862). Engels aura moins d'excuses en 1873 dans *L'Anti-Dühring* lorsqu'il parlera de « bévue malthusienne » à propos de Darwin, et lorsqu'il répétera cette malheureuse critique en 1875 dans la *Dialectique de la nature*, de quatre ans postérieure à *La Descendance de l'Homme*. Ainsi, aujourd'hui comme hier, et par le jeu de pressions historiques aisément identifiables, une gauche d'inspiration marxiste, en dépit de son intérêt pour une théorie matérialiste fondamentale du devenir, et des analogies qu'elle peut trouver entre la lutte historique des classes et la lutte naturelle pour l'existence, s'attaque parfois encore à Darwin, tout comme à l'opposé la droite ultra-libérale (social-darwiniste ou eugéniste) fait son éloge, en commettant *la même erreur* qui est de confondre l'anthropologie de Darwin avec le « darwinisme social » de ses épigones.

La seconde cause de méprise et de confusion fut la naissance de l'*eugénisme*. Son premier et principal théoricien fut un cousin de Darwin, Francis Galton, statisticien passionné en particulier par l'étude des phénomènes héréditaires. Il fit quelques études médicales, fut profondément marqué en 1859 par la lecture de *L'Origine des espèces*, et dès 1865 commença à produire les thèses fondamentales de ce qui avec lui allait prendre, sur fond d'héréditarisme et de sélection artificielle appliquée à l'humanité, le nom d'*eugénisme*. La proposition de base en est assez simple : la sélection naturelle assurant dans l'ensemble du monde vivant la diversité des espèces et la promotion des plus aptes à partir du tri des variations avantageuses, la même chose devrait se produire dans la société humaine eu égard aux caractères intellectuels. Or la civilisation développée entrave le libre jeu de la sélection naturelle, permettant une protection et une reproduction des existences médiocres. Il faut donc engager une action de *sélection artificielle* institutionnalisée afin de compenser ce déficit et d'alléger ce fardeau. A la lumière de *La Descendance* de 1871, on comprend que cette attitude était inconciliable avec ce qu'allait être l'anthropologie de Darwin, et contradictoire avec le darwinisme strictement entendu (celui, je le répète, de Darwin), pour lequel la sélection artificielle ne peut s'appliquer qu'aux plantes cultivées et aux animaux d'élevage. Pour Darwin en effet, celui qui traiterait un autre être humain, quels que soient son degré d'éloignement racio-culturel ou sa fragilité physique ou psychique, comme autre chose que « son semblable » contreviendrait à la loi civilisationnelle de l'extension progressive de la *sympathie* et régresserait sur l'échelle de l'évolution humaine jusqu'à l'état de sauvagerie ancestrale. Galton, qui pas plus que d'autres ne sera conscient de ce que Darwin écrira en 1871 et ne pouvant en tout état de cause l'être dans les années 1860, poursuit donc sa tâche d'explication militante de l'urgence d'une politique eugéniste scientifique pour freiner la dégénérescence probable du groupe social, en tentant de démontrer le caractère héréditaire des qualités intellectuelles, et d'établir statistiquement la stricte hérédité du génie (*Hereditary Genius*, 1869) en faisant totalement abstraction des facteurs éducatifs. L'eugénisme de Galton, ainsi que le rapporte Darwin lui-même (*Descendance*, ch. V), était hostile à la « reproduction des pauvres et des soucieux », pensée comme un obstacle à l'augmentation numérique des hommes « supérieurs ». Darwin conclura quant à lui, à l'inverse, en défendant le principe opposé d'une égalité des chances dans la concurrence sociale.

Tout en affinant l'application des méthodes statistiques à la biologie, les continuateurs de Galton – les « biométriciens » ralliés au principe de la sélection darwinienne, notamment Karl Pearson – partageront avec lui la responsabilité historique de l'élaboration première de la doctrine eugéniste. On pourrait noter ici que l'infléchissement propre au travail de Galton, qui substitue à l'importance chez Darwin de l'individualité biologique et de ses avatars évolutifs celle d'un ensemble populationnel soumis en tant que tel à la sélection, favorise d'emblée tous les discours et entreprises à venir qui vont, au nom de l'amélioration de la qualité biologique du groupe, recommander comme nécessaire l'élimination de certaines catégories d'individus porteurs de « mauvaises » variations. L'opposition entre la conception galtonienne et la conception darwinienne de la variation éclate d'ailleurs vers la fin des années 1870, au sein d'une histoire complexe qui est à la fois celle de l'émergence de la biologie mathématique et celle des idéologies de l'optimisation normalisante du niveau biologique des populations. On en retiendra ici, seulement, l'idée d'un risque constant d'enfermement de la rationalité mathématique en elle-même, d'oubli des réalités biologiques de l'organisme et de disparition de l'individu derrière l'écran des mesures, des caractères quantifiables et des abstractions statistiques. Comme à un autre niveau l'anthropologie physique, la biométrie, comportant le trait constitutionnel d'une déshumanisation

méthodologique relative de son objet, était parfaitement susceptible, sous l'action de certaines forces politico-idéologiques, de servir d'instrument à des prescriptions et à des pratiques interventionnistes sur la vie et la reproduction des individus, au nom de la qualité biologique de la communauté, et ce d'autant plus que chez son principal inspirateur, Galton, le penchant élitiste était initial, et que son premier continuateur, Pearson, optait clairement pour une « modification de la fertilité relative des bonnes et des mauvaises souches » du groupe social (formule qui, au passage, rend problématique et toujours instable la distinction entre un eugénisme « positif » et un eugénisme « négatif »). Corrélativement, la science quantitative naissante nourrissait déjà le projet d'une annexation des sciences sociales. La génétique mendélienne, après un débat houleux avec la biométrie, l'intégrera progressivement à son versant quantitatif, et des généticiens prendront alors le relais de l'eugénisme, soutenu également par de nombreux médecins, naturalistes et sociologues biologistes au cours des premières décennies du XXe siècle.

La question des rapports entre darwinisme social, eugénisme et racisme est développée dans le *Dictionnaire du darwinisme* avec une acuité qui est peut-être sans précédent. Des distinctions historiques et théoriques existent entre ces trois courants, en même temps que des recouvrements partiels. Une chose est hors de doute : l'eugénisme, dans son acte de fondation moderne (galtonien), est profondément pénétré de l'idée, qui sera universellement reprise, que dans les sociétés civilisées, la sélection naturelle, du fait des diverses mesures de protection sociale et sanitaire, ainsi que des conditions générales de confort qui maintiennent les existences individuelles à l'écart de tout risque majeur, ne joue plus le rôle discriminant et éliminatoire qu'elle assurait dans la « nature », et dont l'effet était de privilégier les meilleures souches sur le plan de la survie différentielle et de la reproduction. D'où la crainte, étayée de mille exemples, d'une « dégénérescence » globale (thème déjà acclimaté par la psychiatrie héréditariste) des populations humaines au niveau de leurs caractéristiques biologiques. D'où enfin la recommandation de mesures institutionnelles d'intervention correctrice et compensatoire visant à restaurer la qualité biologique du groupe par l'introduction d'une *sélection artificielle* appliquée à ses membres. Là se trouve le noyau théorique de l'eugénisme moderne, et l'on vu à quel point Darwin y était opposé.

La complexité extraordinaire des rapports entre eugénisme et darwinisme social dans les différents pays qui ont été le théâtre de la diffusion des idées nées de la biologie moderne est telle qu'aucune règle absolument constante ne saurait être formulée quant à une homogénéité doctrinale réellement stable, à l'exception peut-être du schéma de base qui vient d'être décrit (défaut de sélection naturelle 'dégénérescence' sélection artificielle). Aux USA, qui sont à la fois le territoire de l'exportation massive du « darwinisme social » ultra-libéral de Spencer (lequel ne comportait pas, tout au moins chez son fondateur, la prescription de mesures eugénistes ou raciste) et une terre d'immigration multiraciale, d'esclavage et de ségrégation, l'eugénisme stérilisateur des Davenport et des Laughlin sévit cruellement pendant une longue période qui commence vers 1904. Les « faibles d'esprit », les porteurs de maladies « héréditaires » et les pauvres sont les cibles de ce terrible mouvement. Des pratiques analogues se développent dans les pays scandinaves. En Allemagne, la grande figure d'Ernst Haeckel, naturaliste lamarckien fondateur du « Sozial-Darwinismus » national, se mêle à l'eugénisme et au combat pour la culture allemande, développant dans ses ouvrages de vulgarisation les thèmes de l'euthanasie et de la « sélection spartiate », qui se retrouveront au cœur des motifs-clés du nazisme, que prépareront les « hygiénistes raciaux » Ploetz, Rüdin, Eugen Fischer et bien d'autres. Les mesures nazies de stérilisation humaine se déploieront entre 1933 et 1940, et le programme d'élimination des juifs, considérés comme dysgéniques, sera appliqué à sa suite..

En France, l'eugénisme d'un Vacher de Lapouge demeure étroitement lié aux slogans d'un « darwinisme social » peu nuancé, et les déclarations eugénistes demeureront essentiellement non applicatives, bien que la proximité de l'Allemagne et de l'épuration nazie aient fait rêver plus tard quelques médecins tels que le gobinien René Martial. L'eugéniste le plus connu fut peut-être en France le médecin (émigré aux USA) Alexis Carrel, auteur du célèbre ouvrage *L'Homme, cet inconnu* (1935), répétiteur médiocre du discours ordinaire de l'hygiène raciale allemande et de l'eugénisme stérilisateur américain, partisan déclaré en 1936 des mesures nazies d'épuration biologique de la race, et promoteur de l'usage des chambres à gaz pour le traitement « humain et économique » du problème posé à la société par certains délinquants et malades mentaux. Carrel créant et dirigeant sous Pétain une « Fondation française pour l'étude des problèmes humains » à vocation eugéniste fort proche de celle dont le Norvégien Mjoën avait fait le projet en 1915, et envoyant ses équipes enquêter sur le « qualité biologique » des familles immigrées pendant l'Occupation. Carrel rêvant d'une « aristocratie biologique héréditaire » et de la fin de la démocratie. Carrel dont la France débarrasse aujourd'hui ses rues et ses universités, dans un mouvement de prise de conscience que je suis heureux d'avoir contribué à susciter (voir Bonnafé et Tort, 1992). Carrel qui n'a plus aujourd'hui comme admirateurs et défenseurs forcés que quelques médecins d'extrême-droite, un pâle historien du CNRS, et les idéologues du Front National.

De Darwin au nazisme, la voie est sinueuse et traversée de courants dont la caractéristique commune est la trahison de la pensée intégralement développée de Darwin. La vérité sur ce que Darwin a écrit sur l'Homme doit être cherchée non pas dans l'ouvrage où il n'en dit pas un mot (*L'Origine des espèces*), mais dans celui où il en parle (*La Descendance de l'Homme*). Le transformisme darwinien en anthropologie était un humanisme matérialiste ouvert sur une éthique assimilationniste et opposé à toute forme d'oppression et de coercition inégalitaristes. L'un des mérites du *Dictionnaire* est sans doute de permettre aux lecteurs l'accès aux textes qui, définitivement, en effectuent la démonstration.

Conclusion

Il faudra répéter longtemps encore, faute d'obtenir que l'on lise *La Descendance de l'Homme* avec l'intelligence requise par son articulation au sein de la cohérence dialectique de la théorie sélective, que *Darwin n'était ni eugéniste, ni raciste, ni néo-malthusien, ni impérialiste, ni pro-esclavagiste*, mais très exactement l'ennemi de tous ces dispositifs de forces idéologiques qui ont tenté récursivement d'utiliser son rayonnement scientifique pour se donner l'ancrage naturaliste dont ils avaient besoin lors de chacune de leurs résurgences. Darwin a pris position clairement *contre l'eugénique* proposée par Galton (voir encadré); il s'est engagé personnellement *contre le racisme* en s'opposant, en tant que membre de l'*Ethnological Society*, au racisme revendiqué de James Hunt et de l'*Anthropological Society*, et en argumentant cette position éthique dans *La Descendance* (voir encadré); par ailleurs, tout en ayant emprunté à Malthus un élément de modélisation mathématique qu'il a appliqué aux dynamiques d'accroissement des populations végétales et animales sur des territoires limités quant aux ressources, il a refusé l'application des recommandations malthusiennes aux sociétés humaines (voir encadré); il a combattu de même les effets d'exténuation physique et morale des populations indigènes introduits outre-mer par l'effraction mortifère de la domination coloniale; il haïssait l'esclavage et toute forme de humiliation brutale de l'homme par l'homme, comme on pourra s'en convaincre en lisant le *Voyage d'un naturaliste*, les lettres à Asa Gray sur l'esclavage des Noirs dans les États du Sud des USA lors de la Guerre de Sécession (voir encadré), et, encore, *La Descendance*.

L'entretien opiniâtre, contre l'évidence logique, historique et textuelle, des erreurs qui consistent à rendre Darwin responsable de tous les fléaux inégalitaires et suprématistes ne saurait être totalement innocent chez ceux qui détiennent depuis toujours la possibilité d'accéder aux sources. C'est contre ces « erreurs », parmi d'autres, que s'élève aujourd'hui le *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution*.

BIBLIOGRAPHIE.- L. BONNAFÉ, P. TORT, *L'homme, cet inconnu ?*, Paris, Syllepse, 1992.- Ch. DARWIN, *L'Origine des espèces; La Descendance de l'Homme*, essentiellement les chap. IV, V et XXI; *Autobiographie*.- M. DENTON, *Évolution : une théorie en crise*, Paris, Flammarion, 1992 [1985].- F. ENGELS, *Anti-Dühring*, Paris, Éditions sociales, 1977; *Dialectique de la nature*, Paris, Éditions sociales, 1968.- F. GALTON, « Hereditary Talent and Character », *MacMillan's Magazine*, juin et août 1865; *Hereditary Genius*, Londres, MacMillan, 1869.- E. HAECKEL, *Anthropogenie*, Leipzig, W. Engelmann, 1874; *Die Lebenswunder*, Stuttgart, A. Kröner, 1904.- K. MARX, F. ENGELS, *Lettres sur les sciences de la nature*, Paris, Éditions sociales, 1973.- S.-G.J. MIVART, *Genesis of species*, 1871; *Lessons from nature*, 1876.- H. SPENCER, *First Principles*, 1862; *Principles of Biology*, 1864-1867, 2 vol.; *Principles of Sociology*, 1876-1896, 3 vol.; *Principles of Ethics*, 1879-1893, 2 vol.; *Essays*, 1857-1874, 3 vol.- *Autobiographie* (« naissance de l'évolutionnisme libéral »), précédé de « Spencer et le système des sciences », par P. Tort, Paris, PUF, 1987; P. TORT, *La Pensée hiérarchique et l'évolution*, Paris, Aubier, 1983, p. 165-197 (« L'effet réversif et sa logique »), et le chapitre sur Spencer; P. TORT (dir.), *Misère de la sociobiologie*, Paris, PUF, 1985; P. TORT (dir.), *Darwinisme et société*, Paris, PUF, 1992; P. TORT, « Nouveaux fondements pour une éthique évolutive », *Diogène*, n° 172, décembre 1995; P. TORT (dir.), *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolution*, Paris, PUF, 1996, 3 vol., 5000 p., articles : Anthropologie darwinienne (P.T.), Civilisation (P.T.), Compensation -Technologies de- (P.T.), Croisements (P.T.), Darwinisme anglo-saxon (M. Di Gregorio); Darwinisme et évolutionnisme philosophique (P.T.), Darwinisme social (D. Becquemont). Domestication (P.T.), Effet réversif de l'évolution (P.T.), Espinas (A. La Vergata), Eugénisme (D. Becquemont), Évolution -Système de l'- (P.T.), Haeckel (B. Rupp-Eisenreich), Galton (Ch. Lenay), Hunt (B. Rupp-Eisenreich), Instincts sociaux (P.T.), Malthus (J. Dupâquier) et Addition (P.T.), Marx-Engels et Darwin (B. Naccache), Organicisme sociologique (P.T.), Progrès (P.T.), Sociobiologie (G. Guille-Escuret), Nature/Culture (Y. Quiniou) et Addition (P.T.), Sélection naturelle (P.T.), Spencer (P.T.), Survie du plus apte (D. Becquemont), Sympathie (P.T.), Vacher de Lapouge (A. Béjin); P. TORT, « Sur le matérialisme darwinien en éthique », *L'Inactuel*, printemps 1996; P. TORT, « Le Dictionnaire du darwinisme ou les raisons d'une encyclopédie », *Gradhiva*, printemps 1996. P. TORT, *Spencer et l'évolutionnisme philosophique*, Paris, PUF, « Que sais-je ? », novembre 1996.

ANNEXES

DARWIN ANTI-EUGÉNISTE

A l'occasion d'un article sur « l'eugénisme français » publié dans le numéro de juin 1995 de *La Recherche*, Monsieur Alain Drouard (qui a consacré beaucoup d'activité à tenter d'établir que le médecin vichyste Alexis

Carrel, partisan déclaré, en 1935, de l'usage des gaz mortels contre diverses catégories de délinquants et de malades mentaux, membre du PPF, admirateur de Mussolini et approbateur des premières mesures nazies d'épuration biologique de la race, était un humaniste victime d'un « effet de position et de surdétermination historique » soucieux d'une eugénique seulement « positive » déclare, à l'aide de citations incomplètes, « Darwin eugéniste ». Bien qu'il paraisse aujourd'hui superflu aux spécialistes de répondre une nouvelle fois à cette absurdité, j'invite son auteur à lire le passage suivant de *La Descendance de l'Homme*, dans lequel Darwin parle *en son nom propre* (la malversation courante consistant à isoler des passages où il rapporte et examine les thèses de certains de ses contemporains comme si elles étaient assumées par lui) :

« Notre instinct de sympathie nous pousse à secourir les malheureux; la compassion est un de ces produits accidentels de cet instinct que nous avons acquis dans le principe, au même titre que les autres instincts sociables dont il fait partie. La sympathie, d'ailleurs, pour les causes que nous avons déjà indiquées, tend toujours à devenir plus large et plus universelle. Nous ne saurions restreindre notre sympathie, en admettant même que l'inflexible raison nous en fît une loi, sans porter atteinte à la plus noble partie de notre nature. Le chirurgien doit se rendre inaccessible à tout sentiment de pitié au moment où il pratique une opération, parce qu'il agit pour le bien de son malade; mais si, de propos délibéré, il négligeait les faibles et les infirmes, il ne pourrait avoir en vue qu'un avantage éventuel, au prix d'un mal présent considérable et certain. Nous devons donc subir, sans nous plaindre, les effets incontestablement mauvais qui résultent de la persistance et de la propagation des êtres débiles » (*La Descendance de l'Homme*, ch. V, trad. Barbier).

DARWIN ANTI-MALTHUSIEN

A la fin de *La Descendance de l'Homme* (Ch. XXI, « Conclusion principale »), Darwin, défendant ses propres conclusions contre toutes formes de sélection artificielle appliquée aux sociétés humaines, écrit :

« Il ne faut donc employer aucun moyen pour diminuer de beaucoup la proportion naturelle dans laquelle s'augmente l'espèce humaine, bien que cette augmentation entraîne de nombreuses souffrances ».

Il s'agit de n'entraver par aucun artifice coercitif ou limitatif le libre jeu d'une compétition dans laquelle les individus, *quelle que soit leur origine sociale*, doivent avoir *des chances égales* de prouver leur valeur. Darwin défend en toutes lettres le droit des plus pauvres à la procréation, car « il devrait y avoir concurrence ouverte pour tous ». Le malthusianisme est d'abord rejeté parce qu'il heurte le principe même de la poursuite de la sélection naturelle au sein des sociétés humaines. Mais il ne faut pas oublier que les modalités de cette « poursuite » sont *éthiques*, donc opposées à la version éliminatoire, supplantée dans l'évolution, de la sélection naturelle. L'interventionnisme social de Darwin est donc rééquilibrateur : il s'agit de rétablir les conditions d'une *égalité des chances* face à l'obligation civilisationnelle de produire « un grand nombre d'hommes bien doués », c'est-à-dire faisant le plus grand cas de l'altruisme et de la solidarité.

DARWIN ANTIRACISTE

« A mesure que l'homme avance en civilisation et que les petites tribus se réunissent en communautés plus nombreuses, la simple raison indique à chaque individu qu'il doit étendre ses instincts sociaux et sa sympathie à tous les membres de la même nation, bien qu'ils ne lui soient pas personnellement connus. Ce point atteint, une barrière artificielle seule peut empêcher ses sympathies de s'étendre à tous les hommes de toutes les nations et de toutes les races. L'expérience nous prouve, malheureusement, combien il faut de temps avant que nous considérions comme nos semblables les hommes qui diffèrent considérablement de nous par leur aspect extérieur et par leurs coutumes. » (*La Descendance de l'Homme*, ch. IV).

DARWIN ANTI-ESCLAVAGISTE

« Je ne voudrais pas être des Tories, ne serait-ce que pour leur sécheresse de coeur au sujet de l'esclavage, ce qui doit être un scandale pour les nations chrétiennes. » (Lettre à J.S. Henslow du 18 mai 1832).

« Cela me réjouit le coeur d'apprendre comment marchent les événements en Angleterre. Hourra pour les honnêtes whigs! J'espère qu'ils attaqueront bientôt cette tache monstrueuse de notre liberté tant vantée : l'esclavage colonial. J'ai assez vu de l'esclavage et des dispositions des nègres pour être dégoûté des mensonges, des bêtises qu'on entend à ce sujet en Angleterre. » (Lettre à J.M. Herbert, 2 juin 1833).

« Quelques-uns, et je suis du nombre, souhaiteraient même que le Nord engageât une croisade contre l'esclavage, le sacrifice dût-il coûter la vie à des millions d'hommes. En fin de compte, la cause de l'humanité serait une ample compensation pour un million d'horribles morts. Temps extraordinaires que celui où nous vivons! Grand Dieu! Comme j'aimerais à voir abolie cette malédiction grande entre toutes : l'esclavage! » (Lettre à Asa Gray du 5 juin 1861).